

## Le coup de l'autoroute

Robert Richard

Volume 52, Number 2 (290), February 2011

Attention! Un élitisme peut en cacher un autre

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/63821ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Collectif Liberté

### ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this article

Richard, R. (2011). Le coup de l'autoroute. *Liberté*, 52(2), 22–34.

# LE COUP DE L'AUTOROUTE

Allons-y, tout de go, avec une question d'élitiste impénitent : pourquoi diable a-t-on tenu à baptiser la 40 — je parle de ce ruban d'asphalte qui relie Montréal à la ville de Québec — « autoroute Félix-Leclerc » ? Je l'emprunte régulièrement et, chaque fois ou presque, je me la pose, cette foutue question : « Pourquoi Félix et pas quelqu'un d'autre ? » On me dira que le bon peuple, eh bien, il sait au moins qui c'est, celui-là. On peut imaginer que ça lui donne une vision enfin rassurante du monde. Ça lui intime que ce qu'il aime tout bonnement, tout simplement — écouter du Félix, par exemple —, eh bien, ça peut « faire autoroute », et ça peut vous transporter, comme sur une chanson, d'une ville à l'autre. Au cas où vous l'auriez oublié, *felix*, ça veut dire « heureux » en latin. Il paraît que les souliers à cet heureux homme auraient beaucoup voyagé. Mais, sainte Godasse ! leur fallait-il aussi la 40 au grand complet ? Elle fait 345 kilomètres, de Pointe-Fortune à l'ouest de Montréal, jusqu'à Boischatel, qui se trouve à quelques encablures à l'est de la capitale nationale — de quoi vous trouer de la semelle, Monsieur ! Au moins, elle perd son nom sur les 21 kilomètres qu'elle met à traverser la ville de Montréal. Faut croire qu'on mâche un peu moins le fétu de paille dans les grands centres urbains. L'autoroute date de 1959, mais c'est seulement en 1997 qu'elle fut consacrée à Félix Leclerc, nouveau saint Christophe de notre voirie nationale. Bon, le mal est fait. N'en parlons plus. Ce sont là de

ces fraudes pieuses dont on use avec le peuple (pour parler comme Voltaire). Si au moins on pouvait en espérer quelques miracles. À se frotter le Michelin au saint chrème de Félix, qui sait : on pourrait peut-être s'épargner crevaisons et embardées, avec, en prime, une augmentation du kilométrage par précieux litre d'essence.

« Mais vous, là, Monsieur l'élite, vous l'auriez baptisée comment, vot' autoroute ? » Je l'aurais baptisée, prenez une grande respiration : « autoroute Fleury-Mesplet ». Silence radio dans les chaumières. C'est qui, celui-là ? Eh bien, c'est celui par qui le scandale des Lumières arrive en terre Québec. Mesplet est imprimeur, éditeur, libraire et journaliste. Il met sur pied deux journaux de combat, *La Gazette littéraire* (1778-1779) et *La Gazette de Montréal* (1785-1794), qui abreuvent la colonie lisante de textes sulfureux des Voltaire, Diderot et autres Condorcet. Les luttes que mènent ces deux publications sont celles de tout combattant droit-de-l'hommiste qui se respecte : pour une nouvelle constitution, contre la superstition, pour un enseignement public ouvert à tous, pour des tribunaux équitables, contre l'esclavagisme (car il y en avait dans le Québec de l'époque). Le *mil e tre* de la modernité politique, quoi ! Puis, *La Gazette de Montréal* fournira une information événementielle sur la Révolution française — grâce à Mesplet, on était bien câblés dans la petite colonie ! —, le tout accompagné de commentaires contre l'aristocratie et le clergé.

Né en 1734 à Marseille, Mesplet se rend à Lyon (c'est là qu'il apprend son métier d'imprimeur), puis à Londres et enfin à Philadelphie, où il devient l'imprimeur officiel du Congrès américain. C'est à ce titre que, en 1776 et en compagnie de Benjamin Franklin, il entreprend le voyage jusqu'à Montréal, où il s'installe pour de bon. Ce sera là, rue Capitale, puis rue Notre-Dame, qu'il brassera du haut et du bas de casse pour la liberté et les idéaux des révolutions américaine et française, jusqu'à sa mort en 1794. Puis, pendant un siècle et quelques poussières, on ne parlera quasiment plus de Mesplet. Quand, au tournant du *xx*<sup>e</sup> siècle, on le tirera de l'oubli, ce sera pour l'agonir d'insultes. Il deviendra le souffre-douleur d'un Canada français qui n'avait toujours pas digéré le *xviii*<sup>e</sup> siècle, en particulier sa grande Révolution régicide et « athée » de 1789. D'où un M<sup>sr</sup> Camille Roy qui lui trouve, à notre Mesplet, une « réputation louche ». C'est comme ça qu'il le présente dans son ouvrage de 1909, *Nos origines littéraires*. En 1940, un certain Séraphin Marion traite Mesplet de « primaire » qui aurait répandu, dans la population, le « poison » voltairien. En 1951, c'est au tour de Lionel Groulx, qui, dans son *Histoire du Canada*

depuis sa découverte, le qualifie de « folliculaire », ce qui veut dire un mauvais journaliste, sans scrupules. En 1955, dans *Les Canadiens français de 1760 à nos jours*, l'historien Mason Wade nous peint Mesplet sous les allures d'un « dangereux propagandiste » — et j'en passe ! Il faut attendre la toute fin des années 1960 pour que quelqu'un se décide enfin à relever le pauvre Mesplet, qui a le cul enfoncé dans la bouillasse des calomnies. C'est ainsi que les John Hare, Jean-Pierre Wallot et Georges-André Vachon s'emploieront à décrotter notre héros. Puis, ils lui refiletront de tout nouveaux habits sentant enfin le propre. « L'événement le plus important de l'histoire du journalisme québécois n'est pas la fondation, en 1764, de *La Gazette de Québec-The Quebec Gazette*, mais l'arrivée à Montréal de Fleury Mesplet en 1776<sup>1</sup>. » C'est Vachon qui écrit cela en 1969. Mesplet n'avait qu'à débarquer pour que tout change dans le Montréal du temps. Pour Vachon, la chose est claire : Mesplet est le fondateur d'un mouvement de liberté de pensée au Québec. Mesplet fut un *libertin*, mais dans le vrai sens du mot, à savoir non pas un hédoniste, mais un libre penseur, qui, de plus, brûlait du désir de refaire le monde. Dans la livraison du 5 janvier 1786 de *La Gazette de Montréal*, Mesplet prévoyait que l'imprimerie « changera[it] bientôt la face de l'univers ». On lui pardonnera ce brin d'emphase, à notre Mesplet : refaire la face du Québec d'alors eût été bien suffisant. On verra plutôt, dans ce bref accès de grandiloquence, la preuve que les trois années et demie qu'il venait de passer en prison (pour « *traiterous practices* ») n'avaient pas entamé sa détermination<sup>2</sup>.

Et justement — ouvrons une parenthèse —, quand le gouverneur Frédéric Haldimand<sup>3</sup> se voyait obligé, par mauvais temps politique, de mettre Mesplet au frais dans une de ses prisons, *qui*, pensez-vous, faisait fonctionner les presses ? L'épouse, Marie Mesplet, née

1. Cité dans Jean-Paul de Lagrave, *Fleury Mesplet*, Montréal, Patenaude éditeur, 1985, p. VIII. Cette excellente biographie, fort bien documentée, très détaillée (elle fait 503 pages et comporte un index), a été ma principale source d'information. Cette biographie est malheureusement épuisée. Vivement une réédition !
2. Fleury Mesplet aurait subi deux épisodes d'enfermement. D'abord, peu de temps après son arrivée à Montréal, du 25 juin au 20 juillet 1776. Puis, du 4 juin 1779 au 1er septembre 1782, à la « prison de la prévôté » à Québec.
3. Comme rien n'est tout noir ou tout blanc, précisons que Frédéric Haldimand (1718-1791) était un partisan de l'esprit des Lumières. Il a, par exemple, fondé la première bibliothèque publique au Québec. Mais le cas de Fleury Mesplet ne lui rendait pas la vie facile. Mesplet était français d'origine et fervent partisan de la cause des révolutionnaires américains. Or la France soutenait les treize colonies contre la couronne britannique, dont Haldimand, à titre de gouverneur général, était l'humble serviteur. De plus, Haldimand devait s'assurer la fidélité du clergé catholique, qui appuyait la couronne britannique contre tous ces athées et affreux républicains, tant américains que français.

Mirabeau ! Ah, misère, je sens déjà que je vais la regretter, cette révélation cryptoféministe. Trop tard : l'idée est lancée, et voilà que, le sale coup de l'autoroute Félix-Leclerc, on nous le fera sans doute un jour, bientôt, au cinéma. Vous me suivez, non ? Moteurs ! Action ! Car quoi de plus inspirant pour le peuple que de la voir, elle, sur grand écran, maniant la presse à bras, suant à grosses gouttes, pendant que son taulard de mari se dispute un bout de fromage plâtreux avec les surmulots et rats d'égout partageant sa cellule ? Quand une héroïne comme celle-là aura débarqué, en nouvelle Mary Pickford, dans les salles obscures du Québec, Maria Chapdelaine n'aura plus qu'à aller se rhabiller ! Voilà ce que posters et clips publicitaires nous inciteront à retenir de l'aventure Mesplet ! La lutte pour le progrès et les Lumières ramenée au décolleté affriolant de la Mesplet. Ainsi va la *Kulturindustrie*<sup>4</sup>, qui n'attend qu'un tel déshabillage des moments décisifs de notre histoire pour faire son cinéma. On demande un bout de route (et c'est bien ce que je suis en train de faire, ici), et on se ramasse avec des kilomètres de pellicule qui chlinguent le navet. Rien à faire. Tout ça, hélas, était déjà écrit dans le ciel du business : Roy Dupuis, beau comme un camion, dans le rôle de Fleury Mesplet, et Karine Vanasse, dans le rôle de Marie... Bon, ça suffit, la parenthèse ! Revenons aux choses sérieuses !

Je m'en voudrais de ne pas mentionner aussi le nom de Valentin Jautard (1736-1787), avocat, publiciste (c'est-à-dire journaliste), critique littéraire, imprimeur, et bras droit de Fleury et Marie Mesplet. Ce Jautard accompagnait son patron jusque dans les geôles de la colonie. On nous raconte que, sur ordre exprès de Haldimand, il était interdit de fournir plume, encre et papier à nos deux publicistes<sup>5</sup>. Cruel, le gouverneur, non ? Autant enlever à Sade ou à VLB les moyens de s'exprimer. Je m'en voudrais également de passer sous silence Henri Mézière, collaborateur de Mesplet, et à qui l'on doit le tout premier pamphlet politique jamais publié au Québec : *La Bastille septentrionale ou les trois sujets britanniques opprimés*. C'était en 1792. Dans ce brûlot d'une trentaine de pages, Mézière s'en prend

4. Le terme *Kulturindustrie* (industrie culturelle) est de Theodor Adorno et Max Horkheimer. Les deux penseurs de l'école de Francfort refusaient de parler de « culture populaire ». Parler ainsi (de culture populaire), c'est croire qu'il en va toujours, au xx<sup>e</sup> siècle, de l'œuvre spontanée du peuple, alors qu'il ne s'agit plus que d'une création artificielle de la part de producteurs hollywoodiens et autres œuvrant dans le domaine fort lucratif du divertissement. Voir : Max Horkheimer et Theodor W. Adorno, *La dialectique de la raison*, Paris, Gallimard, 1974, 288 p. On lira en particulier le chapitre « La production industrielle de biens culturels : raison et mystification des masses », p. 129-176.

5. *Ibid.*, p. 175.

aux autorités pour avoir condamné trois soldats dissidents qui refusaient d'obéir à leur capitaine de milice. Mézière, toute rhétorique dehors, stigmatise la « singularité tyrannique » de la condamnation, il ironise sur ce « chef-d'œuvre du pouvoir militaire ». Et, dans sa fougue rageuse, il va jusqu'à repeindre la prison de Trois-Rivières au grand complet en « nouvelle Bastille » (où croupissaient les trois indociles). Or... ce petit écrit dissident, vous vous en doutez, a été publié sur les presses de Fleury Mesplet. Comme quoi ça ne chô-mait pas, rue Notre-Dame.

Henri Mézière, les Mesplet (Fleury et Marie), Valentin Jautard : ça commence à faire une jolie bande d'agitateurs, ça, non<sup>6</sup>? Qu'est-ce qu'on attend? Il y a encore plein d'autoroutes et plein de ponts dans la Belle Province qui se trouvent toujours en mal de noms...

### **Comité d'andouilles**

Alors... je vous le demande (car je veux le savoir et au plus sacrant!) : qui dormait *s'a switch* en 1997 quand est venu le moment de trouver un saint patron, mascotte ou fétiche, pour l'autoroute 40? Quel taré, quel imbécile, quelle cloche, quel cave, quelle andouille est allée proposer Félix Leclerc pour donner du lustre à cette bande de bitume longeant la rive nord du Saint-Laurent? Enfin, ils étaient peut-être plusieurs à peiner en comité d'onomastique. Dans ce cas, je veux des noms, *tous* les noms! Qui étaient-ils donc, ces nunuches qui n'ont pas allumé? Allumé pour quoi? Pour ceci qui aurait dû leur sauter aux yeux : l'autoroute 40 mène de la métropole (Montréal) à la capitale nationale (la ville de Québec), là précisément où se trouvent les institutions politiques du peuple : Parlement, Assemblée nationale, ministères — tout ça, gagné de vive lutte! Mon propos n'est-il pas suffisamment clair? Dans les circonstances, baptiser la 40 « autoroute Fleury-Mesplet » n'aurait rien eu d'une extravagance. Ça tombait sous le sens, bordel!

Quelqu'un a dit — je ne me souviens plus qui (Pierre Manent, je crois) — que, le populisme, c'est la démocratie sans le droit. Entendez : sans ces institutions parlementaires et juridiques qui, dans le cas du Québec, se trouvent, pour l'essentiel, dans la ville de Québec. Eh bien, bravo, messieurs dames du comité d'onomastique! Vous avez

6. Il conviendrait d'ajouter le nom de Pierre du Calvet à cette bande. Il est l'auteur de *L'Appel à la justice de l'État* (1784), ouvrage qui cite de longs extraits de Pufendorf, Grotius, Locke et Machiavel. *L'Appel* est considéré comme le premier manifeste canadien des Lumières. Du Calvet était un collaborateur de *La Gazette littéraire* de Mesplet.

fait du populisme, à la manière de monsieur Jourdain quand ça lui prenait de faire de la prose. Finalement, vous avez fonctionné à l'applaudimètre. Vous saviez d'instinct qu'il suffisait de produire le nom d'un Félix Leclerc à la sortie d'un de vos meetings pour que ça exulte dans la population... Et au diable l'histoire !

### **Félix Leclerc et le terroir agonisant**

Mais tout est joué, c'est fini : au lieu d'une autoroute « Fleury-Mesplet », nous voilà *pognés* à rouler, de Montréal à Québec, sur ce sapristi de macadam à Félix... Eh bien, justement, parlons-en, de ce Félix. Vous vous doutez que je ne le porte pas dans mon cœur, celui-là. Je vais vous dire pourquoi. Pendant que d'autres — et là, je pense à ces compositeurs québécois comme Gilles Tremblay et Serge Garant — préparaient, déjà dans les années 1950 et dans l'indifférence générale, cette chose qu'on allait bientôt appeler « Révolution tranquille », Félix, lui, il pissait dans les violons. Soyons francs : qu'y a-t-il à entendre dans l'œuvre de Félix Leclerc sinon le rôle de notre terroir agonisant ? Nous avons collectivement tourné le dos à l'idéologie du terroir autour de 1945. Enfin, c'est ce que nous disent historiens et sociologues. Mais, quand on y regarde de près, on voit que cette idéologie survit, phtisique, souffreteuse, poussive, dans les bluettes à Félix ! Vous l'imaginez, vous, notre Félix national, les pieds sur la bavette du poêle, en train de lire *La Scouine*, ce roman de 1918 qui vomit le terroir ? Impossible ! Plutôt la soporifique et hagiographique *Maria Chapdelaine*. Pourquoi avons-nous trouvé plus intéressant d'écouter du Félix et de bayer aux corneilles, quand on aurait pu, *déjà*, dans les années 1950, se faire brasser hardiment le *Canayen* avec ces compositeurs de musique dite « sérieuse » que sont les Tremblay, Garant et Morel ? On me répondra que, pour le bon peuple, la musique « classique », *eh ben*, ça fait tout le temps « *beding-bedang*<sup>7</sup> » dans les oreilles, alors que, chez Félix, ça ne fait jamais « *beding-bedang* ». Mais, justement, c'est peut-être pour cette raison que ce n'est pas Félix, mais *eux*, c'est-à-dire les Tremblay-Garant-Morel (etc.), qui ont été les Fleury Mesplet de cette époque de bouillonnement pré-Révolution tranquille ! Oui, *eux* qu'on ne cite jamais ou si peu dans les ouvrages consacrés à ladite Révolution. Curieux que ça ne vienne

7. C'est à Thérèse Dubuc, un personnage des *Belles-sœurs* de Michel Tremblay, qu'on doit cette appréciation de la musique classique : « C'est pas écoutable, vous avez ben raison. Beding par icitte, bedang par là... » Michel Tremblay, *Les belles-sœurs* [1968] dans *Théâtre I*, Arles, Actes Sud, 1991, p. 26.

jamais à l'esprit de nos profs d'histoire ou de sociologie, ou même de littérature, de faire écouter à leurs étudiants des œuvres comme *Phases* et *Réseaux* (1956 et 1958) de Gilles Tremblay, *Caprices* (1954) de Serge Garant (il s'agit de la première œuvre dodécaphonique du compositeur et inspirée de quatre poèmes de García Lorca) ou encore la magnifique *Étoile noire* (1964) pour grand orchestre de François Morel! Leur faire écouter ça, pour ensuite annoncer à cet auditoire captif d'étudiants que, la Révolution tranquille, eh bien, c'est également ça, que ladite Révolution se tramait là aussi, dans ces œuvres qui n'avaient absolument rien de tranquille! Passer de la musique tonale à la musique atonale comme l'ont fait ces jeunes audacieux (Tremblay et compagnie), cheminer dans la musique sérielle et dans l'aléatoire, c'était déjà crier haut et fort son ras-le-bol face à tous ces conformismes gâteux que Duplessis et ses essaims *d'curés* et *d'vicaires* imposaient à la population du temps<sup>8</sup>. Enfin, vous ne trouvez pas ça suspect, vous, cette occultation de la musique contemporaine dans ces ouvrages d'histoire et de socio, qui jurent pourtant de nous dire toute la vérité et rien que la vérité sur la Révolution tranquille? Serait-ce que, là aussi, on nous fait le coup de l'autoroute<sup>9</sup>?

Cela dit, loin de moi la volonté de nier le talent — *immense*, si vous y tenez — de Félix Leclerc. Du talent fou, ça se trouve aussi chez les réacs. À preuve, le chanoine Groulx et Félix-Antoine Savard, dont les œuvres dégoulinent de talent. Puis enfin, si ça vous chante de vous *shooter* quelques *tounes* de Félix dans l'encéphale, question de vous faire le terrain vague entre les deux oreilles, c'est bien votre affaire! Ce n'est certainement pas la *Kulturindustrie* qui vous interdira la régression.

### **La *Kulturindustrie* et la transformation du peuple en public**

À qui ou à quoi faut-il s'en prendre? Aux comités d'onomastique qui ne font pas leur boulot. Mais, ça, je l'ai déjà suffisamment dit. Finalement, si ces comités font si mal leur travail, c'est qu'ils se sont

8. Il faut nuancer : ce n'est pas tout le clergé de l'époque qui voulait empêcher le peuple de s'ouvrir à la modernité. Cela, on l'oublie trop souvent, dans un Québec trop heureux de se livrer à du curé *bashing*.
9. Les arts visuels ont eu plus de chance, au Québec, c'est-à-dire que les manuels de sociologie et d'histoire ont su souligner le rôle de précurseur joué par Paul-Émile Borduas et son *Refus global* pour une Révolution tranquille qui, à l'époque du fameux manifeste (1948), était encore à venir. L'écrivain et critique Olivier Renault (Paris) me disait ceci de pertinent, à savoir comment, au Québec, et contrairement à la France, ce sont les artistes visuels (donc un Borduas) et non les littéraires qui, pour l'essentiel, ont marqué la cadence vers la Révolution tranquille en rédigeant, par exemple, *Refus global*. Comme si cela ne pouvait pas passer par le langage, par les mots, par la parole, au Québec.

laissé investir, comme à peu près tout ce qui bouge dans notre société, par la *Kulturindustrie*. Car, dans toute cette affaire, le gros méchant loup, c'est bien *elle*, la *Kulturindustrie*, sa victoire ayant consisté à transformer cet ensemble d'êtres humains qu'on appelle « le peuple » *en public*, c'est-à-dire en cette masse anonyme qui applaudit aux signaux lumineux qui l'y incitent. On se mobilise autour du « peuple » québécois, on surveille, tout inquiets, ses signes vitaux, question de déchiffrer les signes qui nous permettront de déterminer si ce peuple va voter « oui » ou « non » pour ceci ou pour telle autre chose. Mais, ce qu'on n'a pas du tout compris, c'est qu'il n'existe tout simplement plus, ce peuple québécois. Il a peut-être existé de façon épisodique, intermittente, par exemple en 1837-1838. Ce qu'on a devant soi, aujourd'hui, c'est plutôt une entité à consistance psychologique pâteuse, malléable et pourtant toute fébrile et tout excitée, heureuse et applaudissant à tout rompre. Le peuple est devenu *ça*, c'est-à-dire un « public » : spectateurs, auditeurs et téléspectateurs qu'on ausculte, qu'on palpe et qu'on sonde sans arrêt à l'applaudimètre.

Et, pour garantir cette transformation du peuple en public, que fait la *Kulturindustrie*? Quelles sont ses recettes? Elle commence par mettre en place une poignée de rois nègres — quelques Guy A. Lepage par-ci, deux ou trois Julie Snyder par-là, ce à quoi on ajoute une flopée de Véronique Cloutier. Or, l'élite, c'est eux, ce ramassis de *beautiful people*. Normalement, le mot « élite » désigne un ensemble d'individus considérés comme les plus remarquables dans une communauté. Ainsi dit-on d'eux qu'ils sont « hors du commun », « distingués », « éminents ». Ce qui n'est pas le cas ici, où il en va plutôt d'une élite à paillettes, qui, de plus, jouit d'un pouvoir pas piqué des vers, ce pouvoir étant justement *de transformer le peuple en public*. Mais ils nieront tout ça avec force. Ils nieront qu'ils constituent l'élite quelle qu'en soit la définition, d'éminence ou à paillettes. Et, pour le prouver, ils vous joueront à satiété les gars et les filles plutôt sympas, *ben ordinaires*. Ce qui, en tant que ces gars et filles *ben corrects*, leur permettra — et c'est là que ça devient pervers — de traiter d'élitiste tout individu qui osera dire que le roi nègre est nu! De nos jours, il n'y a pas pire insulte que de se faire traiter d'élitiste. Dans notre société égalitariste, ça équivaut à se faire traiter de raciste, ces deux insultes étant parfaitement interchangeables<sup>10</sup>. Donc : élitistes et racistes, ces *Lone*

10. Voir le brillant ouvrage de William A. Henry III, *In Defense of Elitism*, New York, Doubleday, 1994, 212 p. Vivement une traduction! Dans le premier chapitre de ce livre, Henry montre comment ces deux insultes (élitiste, raciste) sont strictement équivalentes.

*Rangers*, ces intellos francs-tireurs, qui ont l'audace de dénoncer la grande clownerie de la *Kulturindustrie*, qui est justement d'accomplir la transformation intégrale du peuple *en public*. Il ne doit rester sur cette planète terre aucune miette de « peuple », pas une seule lichette. Ce dont la *Kulturindustrie* veut s'assurer, c'est qu'il ne vienne jamais à l'esprit de ce public de *se reconstituer* en peuple... Car, un peuple, vous savez de quoi c'est capable ? Demandez-le à Mesplet, et il vous le dira. Un peuple, ça fait des bêtises comme couper la tête à ses rois — par exemple, à ce pauvre Louis XVI. Ce qu'un public, mais reconstitué en peuple, pourrait bien se mettre dans le coco de faire à tous les suppôts de la *Kulturindustrie* que sont ces rois nègres déjà mentionnés. Quand je parle de « peuple » ici, qu'il soit bien clair que ça n'a rien à voir avec le « peuple identitaire ». Celui-ci n'est qu'un de ces sous-produits, un bidule, de la *Kulturindustrie*, et dont le marketing est assuré par ce que Nietzsche appelle « la canaille écrivante<sup>11</sup> » (ce qui, traduit pour la réalité québécoise, veut dire : ces poètes et chansonniers qui chantent, jusqu'à plus soif, glèbe et troncs d'arbres terroiristes). Ce n'est donc pas de ce peuple-là (le peuple identitaire) que je parle, mais plutôt du peuple comme *idéalité politique*, celui que Cicéron définit comme étant « le rassemblement d'une multitude associée par un pacte juridique et par l'utilité commune » (*De Republica*, livre I, paragraphe 35). C'est pour ce peuple-là que Mesplet — et Mézière, et du Calvet, et Jautard — se sont battus. Contrairement à un public, le peuple est un corps moral et collectif qui se donne ses lois. Imaginez un Guy A. Lepage non plus devant un public, mais devant un tel peuple *autonome*<sup>12</sup>. Il serait démis, le Guy A., et dans la minute. Comme le dit justement Rousseau, « un peuple est un peuple indépendamment de son chef » (traduction : indépendamment de la *Kulturindustrie* et de ses rois nègres).

On aura bien sûr compris, dans tout cela, que le carré de viande qu'on se dispute et qu'on s'arrache et pour lequel on se chamaille

11. Friedrich Nietzsche, « La canaille », *Ainsi parlait Zarathoustra*, Paris, Flammarion, 2006 [1892], p. 141.

12. Pour emprunter les termes utilisés par Kant dans *Qu'est-ce que les Lumières ?*, on pourrait dire ceci : le peuple est autonome, alors que le public est hétéronome. Si le peuple peut être dit « autonome », c'est que, d'une certaine manière, il ose penser par lui-même. C'est de « lui-même » (*auto*) qu'il tient sa loi (*nomos*). Autrement dit, le peuple est une entité capable de se donner ses propres lois, par les mécanismes de la délibération démocratique. Enfin, si l'on peut dire du public qu'il est « hétéronome », c'est parce qu'il n'est pas lui-même la source de sa propre loi. C'est plutôt l'« autre » (hétéro) qui lui impose sa loi de roi nègre, cette loi n'étant finalement que la loi de la *Kulturindustrie*.

n'est autre que le peuple et la question du politique (qui n'est évidemment pas *la* politique). Ce que l'on constate, c'est à quel point la *Kulturindustrie* sait, d'un savoir animal, qu'il lui faut mettre en œuvre une vigoureuse stratégie de survie consistant à sans cesse défaire, à démonter, à désamorcer (etc.) tous les soulèvements et révolutions éventuels, qu'ils soient tranquilles ou non. Toute tentative visant à retransformer le public en peuple doit tout de suite être étouffée. Pas question, par exemple, de donner du temps d'antenne à nos philosophes et essayistes québécois, à moins qu'ils ne soient distrayants, divertissants et, si possible, follement drôles. Ainsi s'en prendra-t-on au moindre petit Mesplet qui pourrait se pointer à l'horizon. On fera croire qu'il est coupable d'arrogance envers le peuple. Ce qui, bien sûr, est totalement faux! Ce sont plutôt les rois nègres qui méprisent le peuple, puisqu'ils ne cherchent qu'à l'abolir, pour le transformer, pour le façonner en public encenseur et adulateur de ces mêmes rois nègres.

Et on nous fait croire — je parle, ici, du Parti québécois et autres instances du genre — qu'il existe un «peuple» québécois qui n'a de rêve que de réaliser son indépendance! *D'la schnoutte!* De toute manière, cette autonomie politique, il faudra l'arracher non pas au Canada *British* et anglo-saxon, mais bien plutôt à la *Kulturindustrie*. Mais les chances sont faibles que cela puisse jamais arriver. Car, un public, ça ne veut pas son indépendance. Ça veut son MC (maître des cérémonies). Sitôt sorti des mains des prêtres, le «peuple» québécois s'est précipité dans les bras de la *Kulturindustrie*. Cela, autour des années 1960. Il nous faut une étude sociologique, et ça presse *en titi*, pour déterminer comment la *Kulturindustrie* a pu et su si habilement détourner (à son profit de *Kulturindustrie*) les forces vives de la Révolution tranquille au Québec.

### **La caverne à Platon**

Ainsi les télérealités et les *Tout le monde en parle* seraient l'opium du peuple, lequel peuple (je sais, je me répète) n'existe plus. On m'objectera que *Tout le monde en parle* n'est pas *si tant* mauvais, puisqu'on y invite souvent des personnalités dont le propos a parfois un peu d'altitude. Dans ce cas-là, bravo! C'est toujours ça de pris. Mais... en français, il y a cette curieuse et très belle expression : *le fond de l'air est frais*. Il en est de même pour *Tout le monde en parle* ou pour ces

émissions comme *Christiane Charette* et *L'après-midi porte conseil*, où le fond de l'air est celui, assez frais merci, de la *Kulturindustrie*...

Ce qui me fait penser au tout dernier des opiacés qu'on vient de lancer sur le marché : André Mathieu, le *p'tit* dernier dans une série qui aurait débuté avec Félix. Du terroir agonisant au mauvais goût incarné. Ce serait donc ça, le progrès?! Un mot, donc, sur l'œuvre d'André Mathieu avant de conclure. Adorno aurait qualifié l'œuvre d'André Mathieu de « mauvaise bonne musique<sup>13</sup> » (au sens de cette musique aux apparences de sérieux, tout de même bien figolée, mais au final assez nulle : par exemple, l'œuvre des Rachmaninov, Elgar, Respighi, etc.). Et puis, la galère ! ce cirque ne serait pas complet sans l'inénarrable Alain Lefèvre, toujours prêt à nous bourrer le mou avec un André Mathieu qui « exprimerait » l'authenticité de l'âme québécoise. Alors là : stop ! Et qu'on me lâche la sainte grappe ! La vérité est tout autre : Mathieu, c'est du Rachmaninov réchauffé, lequel Rachmaninov est, à moins que je ne sois dans les patates, *Russe*. Il n'y a de québécois dans l'œuvre de Mathieu que les titres : *Concerto de Québec*, *Mistassini*, et autres égarements de GPS viré fou. De l'opium pour le public, que je disais ! Le voilà donc bien servi, ce public ! Et, comme les comités en onomastique ne dorment jamais, vous allez être soulagés de savoir que nous disposons *déjà* — oui, vite comme ça — d'une salle de concert André-Mathieu. À Laval que ça se trouve. Encore le coup de l'autoroute, ça ! Une salle Claude-Vivier<sup>14</sup> n'aurait pourtant pas été de trop...

Bon, je me calme le gros nerf. Ce n'est pas que je veuille qu'on écoute du Vivier ou du Tremblay ou du Garant en continu, 24 heures sur 24. Le problème est plutôt que les Guy A., les Céline Dion, les Véronique Cloutier, les Julie Snyder, etc., prennent *toute* la place ! Et que ce n'est toujours pas assez. Prenez *Tout le monde en parle* qu'on diffuse *simultanément* à la télévision publique et à la radio publique. Une telle monopolisation des ondes serait à vous rendre un Castro

13. Theodor W. Adorno, *Introduction à la sociologie de la musique*, Genève, Contrechamps, 1994 [1962], p. 37. Adorno reprend ici la jolie formule de Willy Haas sur la littérature. Comment entendre, mais en termes littéraires, cette pirouette qui distingue la « mauvaise bonne musique » (Rachmaninov, André Mathieu) de la « bonne mauvaise musique » (Félix Leclerc, Les Trois Accords, etc.) ? Du côté de la « mauvaise bonne littérature », il y aurait sans doute la production romanesque d'une Marie Laberge (avec son vernis de « littérature sérieuse »). Enfin, il s'agit de toute cette littérature autour de laquelle on fait des salons du livre à Montréal et ailleurs. Puis, du côté de la « bonne mauvaise littérature », il y aurait ces gens de métier que sont les Dan Brown, Stephen King et, au Québec, Patrick Senécal.
14. Claude Vivier (1948-1983), compositeur québécois. Il est mort, assassiné, à Paris. Les Hollandais ont réalisé un magnifique documentaire, en 2006, sur ce compositeur de musique « sérieuse ». Vivier est pratiquement inconnu au Québec.

fou de jalousie. Vous voudriez y échapper que ce serait à peu près impossible — à moins de vous réfugier sur une de ces radios *pop*, sottés et bécasses. Puis, quand vous croyez que c'est enfin terminé, voilà que la radio en rajoute avec une tribune téléphonique sur les propos profonds tenus par Guy A. et ses invités ! Dieu était partout — maintenant, c'est au tour de Guy A. d'être tout partout... Pendant ce temps, les Tremblay, les Vivier, les Mesplet doivent demeurer tout invisibles, dans le tissu social et historique du Québec. Ma colère, elle vient de là. Cela étant, je tiens à le préciser une dernière fois : je ne méprise pas le peuple qui, quand il est « peuple » au sens déjà indiqué, n'a absolument rien de méprisable. Le public, c'est autre chose. Mais je ne le méprise pas non plus, pas vraiment. Je réserve plutôt mon dédain pour ceux que j'ai appelés, ici, les suppôts de la *Kulturindustrie*.

Pour finir, passons à la caverne de Platon<sup>15</sup>. Vous voulez que je vous l'explique ? C'est l'ensemble des téléspectateurs du Québec, tous enchaînés, le dimanche soir, à regarder *Tout le monde en parle*. Ils sont près de deux millions, d'après les sondages, si je ne m'abuse — disons, entre un et deux millions d'esclaves émus, fascinés, envoûtés par les ombres trompeuses qui passent à l'écran lumineux de la grosse télé numérique dernier cri à laquelle ils font collectivement face... Je pointe *Tout le monde en parle*, mais j'aurais pu dire : TVA, les émissions de télé-réalité (etc.) que tous regardent comme si la vérité, le vrai, était à voir là, sur écran LCD. Puis, si vous connaissez la suite du mythe, tel que développé par Platon, il y a cet individu (*le pauvre !*) dont on défait les chaînes pour l'obliger à sortir à la lumière. À la suite d'une série d'expériences et de péripéties qu'il aura vécues en dehors de la caverne, ce dernier reviendra s'asseoir auprès de ses anciens amis et codétenus. Il leur expliquera que les ombres (que ceux-ci regardent sur la paroi de la caverne et qu'ils prennent pour du *cash*) ne sont pas la Vérité, que ce sont des illusions. Mais ses anciens confrères le croiront devenu fou. Et, s'ils ne le trouvent pas fou, ils le traiteront à coup sûr de sale élitiste. Si bien que notre *Lone Ranger*, notre intello franc-tireur, sera « l'objet de moqueries » (517a). Et Socrate de préciser : « [S]'ils avaient le pouvoir de s'emparer de lui de quelque façon et de le tuer, ne le tueraient-ils pas ? » Ce à quoi l'interlocuteur de Socrate répond : « Si, absolument » (517a) !

15. Platon, *La république*, livre VII. J'utilise ici la traduction faite par Georges Leroux, Paris, Flammarion, deuxième édition corrigée de 2004.

Voilà où nous en sommes, dans le Québec d'aujourd'hui : on tue (métaphoriquement) l'intello franc-tireur, en le marginalisant, en le ridiculisant, en le traitant d'élitiste. Ainsi se débarrasse-t-on de celui qui, refusant de faire de l'à-plat-ventrisme devant la *Kulturindustrie*, proclame : le roi nègre est flambant nu ! Mais, hélas, dans l'actuel climat intellectuel et social québécois, que nous reste-t-il à faire sauf à demander : à quand une autoroute Céline Dion, à quand un pont Guy A. Lepage, à quand une université Guy Laliberté, où, bien sûr, examens et soutenances de thèse seraient jugés à l'applaudimètre ?

À la fin, que dire de tout ceci, sauf : « Fuck ! » ?